

# La Commune DE PARIS

Organe de regroupement et d'action révolutionnaire

66, Faubourg St-Martin ■ Tél. Botzaris 85-88 ■ Permanence tous les jours de 17 h. à 20 h.

DEUX ANS APRES LE COUP DE FORCE

## Contre la vague patriotique montante, rebâtir le parti de la Révolution

**IX FÉVRIER 1934.** Sous le fouet de la réaction, l'énergie ouvrière revit. Dans les villes, les hommes du fascisme sont conspués, leurs meetings sabotés ; l'unité d'action imposée aux dirigeants socialistes et communistes, hostiles au rapprochement pour l'action.

Mais le pas en avant a été suivi de deux pas en arrière. Les masses veulent changer leur sort et ne savent pas comment. Ceux qui dirigent les grands partis utilisent et répandent les illusions dans les méthodes parlementaires. De crainte de la lutte révolutionnaire, ils s'entendent avec le parti le plus pourri de la démocratie pourrissante. On crée un « Front populaire » sans cesse plus large mais absolument sans force d'action.

Et aujourd'hui, ces représentants de travailleurs encore frémissants des combats des 9 et 12 février, des bagarres de Toulouse, Grenoble, Saint-Etienne, Limoges, etc., des luttes de Brest et de Toulon, voici ces députés, ces partis socialistes et communistes qui soutiennent, « attendent à ses actes » le gouvernement de l'assassin des ouvriers parisiens du 9 février et des masses indochinoises. Pendant que la réaction fourbit ses armes, ils bercent les travailleurs de l'espérance de bonnes élections.

Qu'est-ce qui a pu amener cette politique de collaboration des partis ouvriers avec une partie de la bourgeoisie ? C'est la proximité de la guerre qui pousse ces partis à préparer les travailleurs à une union sacrée comme en 1914. Pour les uns, au nom de la défense de la démocratie contre l'hitlérisme, et pour les autres au nom de la défense de l'U.R.S.S., les travailleurs devront aller sac au dos sous les plis du drapeau tricolore, que les chefs ont imposé depuis le 14 juillet dernier. En ce moment même, en ratifiant le pacte franco-soviétique, ce n'est pas la défense de l'U.R.S.S. qu'ils assurent, c'est l'acceptation du militarisme, du capitalisme français.

Nous ne marchons pas là-dedans ! Ils sont nombreux ceux qui pensent ainsi et pourtant, ils ne savent que faire contre le patriotisme débordant.

Que faire ? Le regroupement de l'avant-garde révolutionnaire, la reconstruction d'un parti qui n'appelle pas les ouvriers à déposer des fleurs ou à rester dans les permanences quand les fascistes paraded. Redonner aux ouvriers un drapeau propre qu'ils puissent défendre, c'est la tâche des plus conscients.

Cette tâche n'est pas œuvre théorique. Elle sera entre autre le fruit d'une lutte ardente de la grande masse. Appeler celle-ci à se reprendre de son engourdissement : lui dénoncer la présence de l'ennemi de classe dans ses rangs, la politique des chefs félons, lui dire comment créer une nouvelle direction de lutte, lui dire par quelles méthodes lutter, vers quels objectifs s'orienter.

La lutte au lendemain du 6 février fut assurée par les « Comités de vigilance ». Plus de 5.000 se créèrent. Les directions ont mis la main dessus et les ont étouffés. Pour reprendre la lutte, pour l'organiser, pour créer les milices ouvrières, pour stimuler le combat, organisation de comités par entreprises, quartiers, communes, casernes, villages. La

## LA BATAILLE DES SALAIRES

# Vingt mille travailleurs en grève...

Métallurgistes de Penhoët, de l'Aisne, dockers de Marseille, mineurs de La Mure, tramotins de Lille, tisseurs de Lhonne résistent avec force à l'offensive patronale ! Dans le monde, montée gréviste : Trams de Varsovie, guêles noires de Swansea, bouchers de Londres, couseuses de New-York...

**Où en est la crise ?**  
La crise a-t-elle diminué ? En France, le chômage est en progression. Si la préparation à la guerre n'avait pas donné un coup de fouet à certaines industries, on constaterait plutôt une situation stationnaire. Les stocks de matières premières diminuent, les prix de gros sont plus fermes et ont tendance à s'améliorer ; le chômage, malgré une rationalisation toujours plus poussée, tend à décroître légèrement.

Une amélioration de l'économie mondiale, assez nette en Angleterre, moins perceptible aux Etats-Unis, est constatée. En Amérique, au delà de la reprise qui est éphémère, c'est une nouvelle période de dépression d'au moins dix-huit mois qui est déjà envisagée.

Les décisions quant aux deux milliards de paiement du bonus ne sont pas étrangères au renouveau de stimulation. Il est probable que, dans une mesure relative, cette amélioration va bientôt atteindre la France, sans pour cela atténuer la courbe générale d'accroissement de la crise. Le marché paysan est, du reste, un peu moins effondré depuis le relèvement des cours du blé. La dévaluation prochaine n'aura pas d'effets assez sensibles pour améliorer notablement les échanges à l'extérieur. D'ailleurs, les règles de compensation et de contreparties douanières ne seront nullement relâchées.

C'est beaucoup plus des possibilités de dévaluation nouvelle du dollar et du franc que la confiance dans la reprise, qui ont donné à la Bourse une activité assez grande pendant ces dernières semaines, en même temps aussi que le programme à la fois conservateur et poudre aux yeux du Front populaire, programme pour la tranquillisation momentanée de la bourgeoisie.

La résistance actuelle de l'économie, des possibilités de reprise ne doivent pasurrer les ouvriers sur le sort qui les attend. Le chômage subsistera car il faudrait une très grande amélioration pour qu'il diminue sensiblement. Le capitalisme a utilisé la crise pour réorganiser et tayloriser à outrance ses usines. Là où il fallait 5 ouvriers, on n'en emploiera plus que 3 ou 2 pour la même production. Enfin, les salaires ont beaucoup diminué, la dévaluation leur enlèvera un peu plus de leur pouvoir d'achat.

L'ouvrier devra alors se défendre vigoureusement s'il ne veut pas voir ses conditions de vie diminuer encore, alors que le capitalisme, versé par contre, ses bénéfices progresser très vite.

**La politique patronale.**  
Les plus importantes firmes capitalistes qui donnent le ton à la politique patronale ont réussi, durant la période d'approfondissement de la crise, à maintenir leurs dividendes, parfois de les augmenter. L'apogée d'une remontée légère pousse le grand capital à resserrer tous les rouages de son système d'exploitation, afin de décapiter les avantages de toute amélioration.

Période de déflation, de « sacrifices », de diminution de salaires, de traitements ; puis, préparation de l'inflation, où ces salaires et traitements diminués seront payés avec un franc qui aura perdu une part importante de sa valeur d'achat.

Le président de « Denain-Anzin », firme métallurgique, donne le ton à merveille dans son rapport :

Notre grande entreprise métallurgique a toujours été très sagement conduite, et sa situation financière est de premier ordre. Son modeste capital pourrait être largement rémunéré si la reprise s'accroissait.

Toute la politique patronale et celle de l'Etat-patron, sont sous ce signe.

**Vingt mille grévistes en une semaine**

Partout, le patronat veut faire l'opération sur le dos des exploités : réduction de salaires, amoindrissement d'avantages, effrangement des lois sociales. Mais, à chaque fois, la classe ouvrière se lève, les grèves, les actions de solidarité, les directions ouvrières, éclatent dans les ports, les

volonté et l'action révolutionnaires, seules capables de briser le fascisme et la guerre, ne passeront pas par les directions présentes, elles trouveront leur voie dans l'organisation à la base des travailleurs, nommant leurs délégués, décidant leur action, la contrôlant, corrigeant leurs erreurs et progressant dans la voie des combats.

administrations, les filatures : vingt mille grévistes se sont, en une semaine, levés.

Une solidarité prolétarienne des plus sensibles se manifeste.

**Les apôtres des réalisations « tangibles » émettent les mouvements**

Les révolutionnaires se heurtent, toujours, dans leur lutte, à de solides « réalistes » qui ne veulent pas entraîner les ouvriers aux « aventures », qui veulent « améliorer peu à peu leur sort ». Que font ces apôtres de la passivité ? Ils agissent en sorte que les luttes ne s'emboîtent pas entre elles, ne mettent pas en péril la cause de la misère prolétarienne : le système capitaliste.

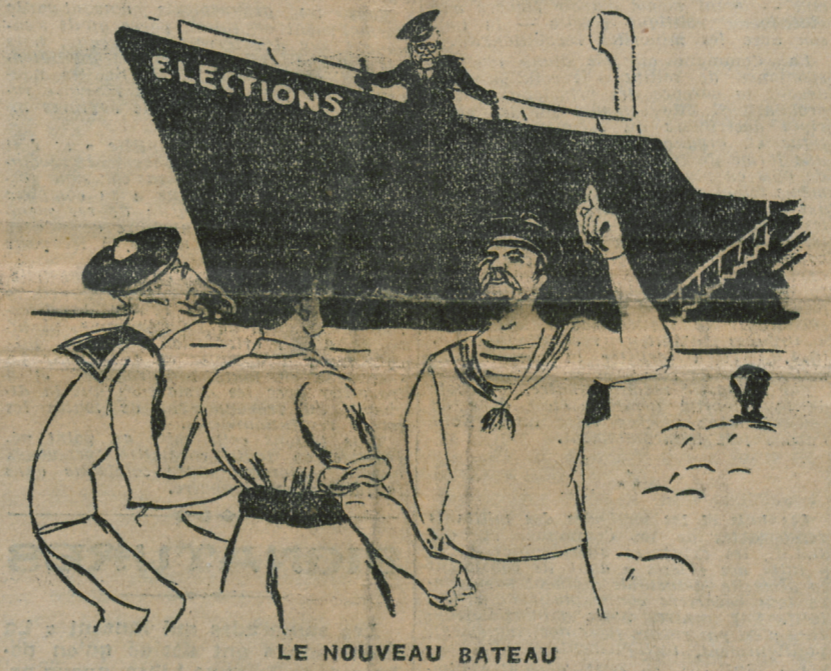
Loin d'améliorer le sort des ouvriers, ils ne sont parvenus, depuis

trois ans, qu'à réduire de 20 pour 100 le niveau de vie de la classe ouvrière.

Tout ce tactique syndicale, sans plan de lutte aujourd'hui, avec un plan mirifique pour demain, complète à point la tactique électorale et parlementaire du Front populaire.

Les grèves qui se multiplient soulignent qu'une période importante de la lutte ouvrière est ouverte ; nous en avons tracé ici les contours économiques. La centralisation de toute la lutte prolétarienne vers l'objectif du pouvoir est la plus impérieuse nécessité : les partis ouvriers engagés en combat vers l'impasse électorale, il convient donc aux révolutionnaires de parvenir à créer par eux-mêmes les organismes du combat à chaque phase de celui-ci : comités de base, comités d'usines.

(Lire la suite en 4<sup>e</sup> page)



LE NOUVEAU BATEAU

## A PROPOS DU TRAITÉ FRANCO-RUSSE

# Alliance militaire et sécurité...

La « sécurité collective » bat son plein, et par conséquent, les alliances militaires se développent avec une effrayante rapidité.

Car la « sécurité collective », cela signifie la course aux armements, la recherche des alliances militaires, le renforcement de blocs d'Etats contre d'autres blocs d'Etats.

Alliances militaires : France-U.R.S.S., Allemagne-Japon, etc. Il fut un temps où les gouvernements et leurs complaisants endormaient les masses travaillieuses en faisant miroiter à leurs yeux une utopique « sécurité » par un chimérique « désarmement ».

Maintenant, la guerre étant plus menaçante, ils parlent plus franchement : ils affirment sans détour que la « sécurité » consiste à être armés jusqu'aux dents et à abattre l'adversaire avant qu'il prenne l'offensive.

Frappé l'ennemi après l'avoir intimidé : voilà le but et la raison des alliances militaires. Pourquoi les capitalistes se généralisent-ils pour nous dire cela, puisque l'U. R. S. S. entre dans le cercle infernal, que les grands organismes ouvriers appliquent, dissident et offrant en horreur à la « Nation », le sang des prolétaires ? Il est exact que la véritable sécurité des Etats capitalistes réside en grande partie dans la suprématie de leur force militaire sur celle de leurs ennemis. Mais la sécurité des prolétaires du monde entier réside aussi dans leur propre force organisée, non pas dans celle de leurs ennemis.

La sécurité de l'U.R.S.S., la défense de l'U.R.S.S., nous ne les aurons également que dans la force du prolétariat mondial et non dans sa collaboration avec la bourgeoisie de quelques Etats. Les combinaisons de l'U.R.S.S. avec des Etats capitalistes ne sont pas à rejeter, mais elles ne doivent pas se faire au détriment de la lutte de classes.

Lorsque deux Etats capitalistes concluent une alliance militaire, elle n'est pas seulement dirigée contre un autre Etat, mais aussi contre la classe ouvrière de ces deux Etats, pour en renforcer l'oppression et l'exploitation.

Peut-il en être autrement ? Non, tant que ce régime subsistera, les

conflits économiques deviendront des conflits « guerriers », les alliances militaires succéderont aux accords douaniers, à la « sécurité collective » sera placée la guerre mondiale.

Peut-on empêcher cela ? Si une majorité parlementaire devait, sous la pression de l'opinion, se prononcer contre une alliance militaire, celle-ci deviendrait secrète, comme cela se passait au temps du « grand pacifiste » Briand et de ses émules.

Quelle est la tâche des révolutionnaires ? Dénoncer sans répit ces alliances comme préparatifs de guerre, démasquer la mensonge de la « sécurité », et ceux qui le colportent. Les prolétaires ne seront en sécurité que lorsqu'ils auront détruit, partout et jusqu'à ses racines, le régime capitaliste.

## Un cours marxiste

A partir du mardi 11 février, le Comité pour la IV<sup>e</sup> Internationale (bolchevik-léniniste) organise un cours marxiste qui se tiendra chaque mardi, à 20 heures 45, au café des Deux Hémisphères (angle du faubourg Saint-Martin et de la rue du Château-d'Eau).

Sujet du premier cours : Introduction. — Exposé général sur la formation et l'évolution du capitalisme, la naissance et le développement du prolétariat et de ses organisations.

N.B. — Le cours commencera à 21 heures précises, à chaque cours il sera remis un schéma du cours.

## NOTE DE LA REDACTION

Nous devons pour les informations de dernière heure sur le six février renoncer à notre rubrique :

Examinons en commun comment faire vivre et développer « La Commune »

Notre dernière heure page deux Sixième colonne.

# Le 9 février 1934 Sarraut fait assassiner neuf des nôtres !

## Pas de réconciliation ! A la République dimanche : A BAS SARRAUT !

## LES SOLDATS AVEC NOUS !

## Le procès de « Révolution » à la 14<sup>e</sup> Chambre

Hier, 6 février, comparaissaient devant la 14<sup>e</sup> Chambre correctionnelle, nos camarades Maria Craipeau, Jean Meichler, vendeurs, et Georges Brun, ancien gérant du journal Révolution.

Poursuivis en vertu des lois sévères, pour un article invitant les soldats à ne pas tirer sur leurs frères ouvriers (au moment des manifestations de Brest et Toulon). Ces événements avaient créé dans toute la masse travaillieuse une très grande réaction de colère, étouffée par la réaction et aussi, même, par le Front populaire.

Cinq témoins étaient cités : Marceau Pivert, Felicien Challaye, André Malraux, Maurice Thorez et Maurice Dégise.

Pivert s'est délimité, Challaye est venu apporter toute sa sympathie et notre camarade Dégise, qui voulait faire le procès des traîneurs de sabre et dépendre la misère des soldats (qui vivent actuellement en masse dans les casernes), s'est vu enlever de la barre par un garde. Thorez était absent, il a perdu jusqu'au souvenir de l'antimilitarisme.

Maria Craipeau fit une courte déclaration. Georges Brun dit qu'il était socialiste et n'avait rien de commun avec les anarchistes. J. Meichler fit la déclaration qu'on peut lire ci-dessous.

Après les « plaidoiries » adoucies de Leo Lagrange, Rouss et Gérard, le jugement est remis à huitaine.

Que dans toutes les usines, dès demain, l'agitation se fasse autour du mot d'ordre : A bas la répression bourgeoise !

Vivent les rebelles de Brest et Toulon !

## Déclaration de J. Meichler aux juges

— Je suis inculpé de complicité de provocation de militaires à la désobéissance dans un but de propagande anarchiste.

Tout d'abord je tiens à protester contre cette dernière qualification, car je ne me réclame en aucune façon de la doctrine anarchiste, mais au contraire de celle de Marx, Lénine et Trotsky ; c'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'appartiens au Comité pour la IV<sup>e</sup> Internationale, en tant que tel, et d'accord à l'avance avec le contenu du journal « Révolution », rédigé par des camarades acquis à nos conceptions, j'ai vendu ce dernier journal à la criée au lendemain des événements de Brest et de Toulon.

— Je veux ensuite déclarer que je suis venu aux conceptions marxistes-léninistes après une longue expérience dont le début remonte à la guerre. Comme beaucoup c'est comme patriote que je suis allé au front et que j'en suis revenu avec les galons d'officier, mais avec une soif inextinguible d'apprendre ; aussi ne tardai-je pas pendant la dictature étatsocialiste à comprendre que je m'étais battu non pour la défense de la patrie, mais pour la défense des coffres-forts des grands magnats de l'impérialisme français. En même temps s'est éclairée chez moi la notion de classe (dont j'ai pris toute conscience) et aussi la notion de l'internationalisme, indispensable pour vaincre la bourgeoisie mondiale. Qui donc de plus naturel et aussi de plus impérieux que d'appeler les prolétaires à ne combattre que pour leur classe, et en toutes circonstances. Et quoi de plus normal de rappeler ces vérités élémentaires aux travailleurs sous l'uniforme. L'article incriminé n'a point fait autre chose.

(Lire la suite en 2<sup>e</sup> page)

## LES NOTRES



ZINOVIEV

Agitateur et organisateur de premier plan, pionnier infatigable du bolchévisme, journaliste doublé d'un polémiste, tout cela allié à une certaine mollesse de tempérament qui le fit hésiter aux moments décisifs : voilà Grigori Eissévitch Zinoviev.

Né en 1883 dans le gouvernement de Kherson, entre dans les rangs du parti social-démocrate ouvrier russe à 18 ans après avoir mené une action militante au collège.

En 1903, opte pour la fraction bolchévique qu'il suivra désormais, que son travail de révolutionnaire professionnel l'appelle à l'étranger (1903-1905, 1906-1908, 1909-1917) ou l'oblige à militer à Saint-Petersbourg, pendant la révolution de 1905 — à la suite de laquelle il est arrêté — ou en 1908 lorsqu'il travaille au journal Rabotnik (ce qui lui vaut une seconde arrestation), ou en 1917. Pendant la grande guerre, il participe à la conférence de Kienthal où avec Lénine il se déclare nettement contre la guerre.

(Suite en troisième page)

Voici plusieurs semaines que nous avons publié les réponses à notre enquête :

## NOTRE ENQUÊTE

# UNITÉ ORGANIQUE ET NOUVEAU PARTI

Etes-vous pour un nouveau parti révolutionnaire ? Et, dans l'affirmative, comment le concevez-vous et comment peut-il se réaliser ?

Nous terminons cette enquête par les réponses suivantes. D'abord celle du camarade F.A., paysan travailleur du Centre de la France :

Aujourd'hui, malgré des explications motivées, je reste sceptique sur l'orientation actuelle du P. C. ; je sais que les explications sont nombreuses, mais quelques-unes me rassurent. On nous dit : la lutte contre le fascisme. Mais Hitler n'est-il pas la résultante du Traité de Versailles, n'est-il pas l'homme du capitalisme international ? N'y a-t-il pas certains financiers français qui ont misé sur son avènement au pouvoir ? Bons patriotes comme ça, et surtout bons spéculateurs. Comme il fallait une contrepartie au militarisme français pour prouver sa nécessité, il était de toute logique de faire refluer l'ère de Germania armée.

(Lire la suite en troisième page)

# d'une semaine à l'autre DANS LE MONDE

NETIENS diplomatiques se succèdent à Paris, coupés de banquets et cérémonies officielles. La mort du roi d'Angleterre a rassemblé un certain nombre de personnalités des chancelleries, du monde diplomatique et des Cours.

tête énorme, la ville de Vienne, portée par un corps tout petit.

L'Autriche du traité de Saint-Germain n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en période de « stabilité » relative du capitalisme mondial) ; et la misère intérieure était si grande que chacun chercha des appuis à l'étranger. Appuis financiers, appuis politiques, et même purement et simplement le rattachement avec l'Allemagne, l'Autriche n'est pas plus viable que l'était l'Autriche-Hongrie de François-Joseph. Aussi elle n'a pas connu depuis 1919 un jour d'équilibre. Intérieurement, les antagonismes sociaux étaient extrêmement violents (on se souvient notamment de l'incendie du Palais de Justice de Vienne, en

niers mois son « indépendance » à un « équilibre » entre la France, l'Italie et l'Angleterre pour limiter l'influence allemande. Mais l'Italie s'est engagée dans le conflit éthiopien et elle pèse beaucoup moins lourd dans la balance ; les frontières du Brenner sont moins solidement garnies. Le danger que l'Allemagne profite de la situation trahisse les chancelleries ; l'extension de l'influence de l'Allemagne jusque sur le Brenner, quelle que soit la « forme » où serait réalisé l'Anschluss ou seulement les mesures facilitant sa réalisation.

« A défaut de l'Italie, qui garantira l'indépendance » autrichienne ? Les pays de la Petite-Entente ? Mais ceux-ci ont déjà tant de difficultés à être « indépendants ». Et puis Schussnig et Starhemberg ne leur disent rien qui vaille : ceux-ci, comme obstacle à l'impérialisme allemand, seraient bien capables de jouer la carte monarchique. Or le retour des Habsbourg à Vienne, étant donné les fortes tendances monarchistes en Hongrie, suffirait presque à amener la Petite-Entente à faire préventivement la guerre.

Alors qui ? L'U.R.S.S. a été présentée, mais son intérêt est avant tout fonction de l'appui de Londres contre l'Allemagne. Et a-t-elle tant intérêt à se fourrer dans le guépion, à prendre la protection de

l'Autriche contre l'Allemagne, comme autrefois la Russie protégea la Serbie contre l'Autriche ? Nous avons tous admiré ces gymnastes passant d'une figure à une autre, pour retomber ensuite tous sur leurs pieds avec souplesse. Les ministres passent eux de plus en plus péniblement d'un accord à un autre ; mais en vain, la casse est au bout, en régime capitaliste. La seule solution de paix dans ce monde décomposé, dans cette Europe balkanisée, sont les Etats-Unis socialistes d'Europe, produits de la révolution prolétarienne triomphante.

Divers

— Le général Condylis avait par un coup de force rétabli la monarchie grecque. Le roi Georges, sous l'instigation de l'Angleterre, s'est dépeché de le remercier. Condylis s'agitait, probablement animé de sympathies bien rétribuées pour l'Italie. Il a été battu aux élections. Enfin il est mort. L'autopsie n'a pas révélé la main de l'Intelligence-Service.

— Le dirigeant nazi en Suisse a été abattu. Gageons que le capitalisme suisse sera aussi plat et obséquieux vis-à-vis du gouvernement allemand qu'il a été arrogant envers l'U.R.S.S. après l'assassinat à Lausanne de son ambassadeur, Vorovsky.

EN FRANCE

Au Congrès S.F.I.O. de Boulogne

Après Villeurbanne, monté avec un grand luxe de mise en scène, le Congrès socialiste de Boulogne fait pâle figure. Il y a, pendant cette crise qui frappe inexorablement des entreprises qui cherchent à sauver la face par une publicité débordante, tandis que d'autres préfèrent cesser le genre de travail national, la crise se frappe les uns comme les autres : la politique de collaboration avec la démocratie bourgeoise agonisante tuera les uns et les autres.

Au Congrès de Boulogne, on a discuté programme et tactique électorale et unité organisationnelle. Mais toutes les questions ont été envisagées par le côté le plus étroitement opportuniste.

Programme électoral ? Ce n'est pas celui du socialisme dans une période grosse de la révolution ou de la contre-révolution. Le socialisme, on lui donne un coup de chapeau et on s'occupe du système d'impôts à la manière d'un vulgaire congrès radical.

Tactique électorale ? S'orienterai-ou vers la candidature unique ou non ? La question du programme est vraie déterminer les délégués ; s'il n'y a pas même programme, il ne peut y avoir candidat unique. Non, ce qui détermine les uns, c'est le sentiment d'unité à tout prix, et les autres, c'est... la question financière : puis-ou doit éliminer bientôt, pour faire faire les frais de deux candidats au lieu d'un ?

Unité organique ? Zyromski remplace Just de comique mémoire comme porte-parole des thèses du parti communiste. On veut bien faire quelques réunions d'information communes avec le P.C., non contradictoires : la base aura le droit d'ouvrir ses portes, mais pas la bouche. Il sera de bon goût d'être d'accord avec les dirigeants.

Mais ce qui peut le mieux permettre de faire le point dans ce congrès, c'est l'attitude de la tendance dite « Gauche révolutionnaire » dirigée par Marceau Pivert. Elle s'était formée il y a environ six mois, au lendemain de l'exclusion des Jeunesses de la Seine et des premières exclusions des bolcheviks à Paris. A ce moment, Pivert déclara qu'une des pierres de touche pour la participation aux responsabilités de cette nouvelle tendance, c'était la lutte sans merci contre les exclusions. Boulogne, c'était le premier congrès où s'exprima cette tendance : elle ne dit pas un mot contre les exclusions.



Lenine, chef de la Révolution Russe et de la Révolution mondiale, n'accepte d'être payé qu'au salaire d'un ouvrier. Egalité économique.

Durant novembre et décembre, l'opinion publique avait été amenée à un point d'émerveillement aigu : la crise s'accroissait, les échéances de fin d'année plus lourdes que les précédentes, les ministères avaient défilé vite vite les uns que les autres, et voilà que, pour couronner le gâchis, éclate le scandale Stavisky (900 millions d'escroqueries, que L'Huma, par la suite, a réduites à 150 millions. Mais n'a-t-elle pas réduit aussi les morts de la guerre de 1.700.000 à 1.300.000 ?), survient le tragique tamponnement de Lagny (que L'Huma a fait dévier vers la dernière page dès le troisième jour, et dont la répétition aujourd'hui verrait le même scandale dans l'organisation des secours) ; puis le « suicide » de Stavisky, les corruptions de l'affaire.

Les J.P. et francistes exploitent l'anxiété, le dégoût à fond ; ils font des démonstrations sur les boulevards, manifestent boulevard Saint-Germain où ils noient des flics, ce dont on n'a rien dit, incendient les kiosques à journaux près de l'Opéra, s'exhibent en groupes, provoquent et font des meetings.

Le chloroforme staliniste  
Tout semblait permis à ces gens-là, il n'y en avait que pour eux. Des organisations ouvrières, du parti communiste, de la C.G.T.U., pas un mot, pas une affiche, rien. (Du parti socialiste et de la C.G.T., n'en parlons pas, eux, depuis avant l'avant-dernière, ça ne se regarde plus.) Mais les militants de la base du P.C., eux, du moins un certain nom-

bre, ça ne leur convenait pas du tout, mais non. Aussi lettres, motions et protestations affluant au 120, rue Lafayette.

Si bien que André Marty, quelques jours à peine avant le 6 février, pondit, signa un article : « Pas d'émerveillement ! » le dur froter les oreilles, refroidir ceux qui parlaient de manifester, de nettoyer la rue des voyous fascistes. Ce papier de Marty rappelait le « sang-froid et discipline » de Frossard, au moment du rappel de la classe 19, en 1921. Mais Marty était plus sinistre.

La boussole opportuniste  
Le ministère Daladier, avec les nouvelles sous-doublers qu'il comprenait, avait tout de suite apparu comme un passager éphémère sur laquelle on rejette les besoins ingrats.

Le limogeage de Chiappe et de ses principaux agents était une de celles-là. C'est seulement 48 heures avant le 6 que la manifestation projetée paraît promettre quelque ampleur. Balades de tanks dans Paris, concentration de troupes. Mais les rassemblements fascistes de la Concorde risquent d'être conséquents. Dans l'incapacité absolue de prendre une initiative nette, pour ne pas gêner Daladier, et pour l'aider dans sa position, comptant que la confusion serait encore la meilleure porte de sortie, le Bureau politique fit marcher l'A.B.A.C. aux côtés, la parure A.B.A.C., mélange aux fascistes, manifestant du 9. Vite, il fallait payer à la bourgeoisie son sang par du sang ouvrier. S'il y avait de la colle, on blanchirait Daladier en

La vie et le développement des Groupes d'Action Révolutionnaire

Casimir-la-Canaille nous en veut !

Dans son torchon, perdu au milieu d'une série d'articles où il fait dénoncer l'Anti-France par ses valets, Casimir-la-Canaille révèle un complot. Il s'agit de la carte d'adhésion aux G.A.R. qui comporte quatre points exposant nos buts et moyens. Casimir-la-Canaille conclut en demandant notre dissolution.

Dans le même numéro, la même canaille donne le spectacle de tout son

troupeau marseillais bâillant au râtelier des tristes. Avec la misérable médiocrité qui caractérise la prose du secrétaire de Weygand, la même canaille, dans un leader qui a pour titre — tenez-vous bien ! — « Gélantino », expose à ses troupes que l'heure vient.

C'est justement notre appréciation, c'est pourquoi nos G.A.R. sont constitués sur une plate-forme minimum permettant immédiatement le maximum de cohésion de combat. La Canaille ne dissoudra pas cette volonté d'action révolutionnaire que nous ranimons et organisons ; ses mercenaires se rendront compte de sa portée. La haine de nos ennemis est notre plus vivace orgueil.

Il n'est pas le seul...

La Commission exécutive fédérale du Parti Socialiste veut aussi nous isoler ; elle refuse de se commettre avec les représentants élus à la C.E. et dirigeants des G.A.R. Contraintes aux statuts elle les exclut d'office de ses réunions et puis elle régularise par une demande de contrôle qui fut d'ailleurs signée par des membres de la gauche pivotiste... La commission des conflits les convoque pour ce prochain samedi et ainsi l'incompatibilité entre la présence dans la S.F.I.O. et le regroupement révolutionnaire recevra force de loi !

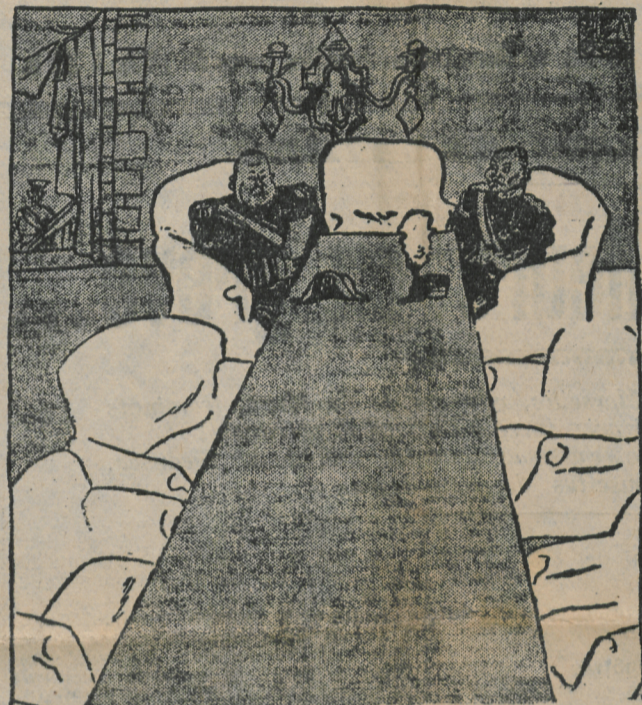
Les révolutionnaires qui n'entendent pas être de bryllants peu-d'êtres plus ou moins décoratives ne peuvent être tolérés ! C'est pourquoi, lors de la réunion de la commission de régularisation des candidatures aux élections législatives, A.-M. Capros refuse d'ouvrir son dossier en présence de Balay. Pensez donc : il n'aurait pas a priori accepté les compromis et aurait défendu les copains de Boulogne qui contestent la candidature Lagorgette que la bureaucratie se refuse de soumettre statutairement au vote de sa section. La Gauche révolutionnaire s'étant à cette séance, solidarisée avec Balay, les majoritaires zironkistes n'ont pas eu le front de sieger seuls et l'affaire Lagorgette resta en suspens.

Mais nous nous développons !

Notre dernière conférence hebdomadaire en fut la preuve. De multiples gains, des camarades ont exposé les difficultés rencontrées pour faire l'acte, l'activité parmi les chômeurs. Le front unique a été proposé aux J.S.R. afin d'éviter les attaques nuisibles dans l'action publique. L'enracinement de notre effort à Saint-Denis par la création d'un foyer pour lequel un local est loué pour un prix de 125.000 francs contre Sarraut dont la plupart sont déjà distribués, l'organisation des efforts le 6 et maintes autres questions furent solutionnées. Un Congrès a été décidé, afin de mettre au point notre orientation de travail après cette première période de développement. Ce Congrès ne peut se tenir le 9, du fait de la manifestation de la République. Nos groupes seront convoqués incessamment à sa première séance d'information.

Un bulletin intérieur paraîtra au début de la semaine prochaine.

Notons de nouveaux G. A. R. à Troyes, dans l'Yonne.



Le ministère japonais au début de 1936 : il y a en fait, deux ministères, ceux de la Guerre et de la Marine ; tous les autres, y compris le premier ministre, sont des zéros. (Tokyo Pakhou)

Résolution concernant « La Commune » votée à l'unanimité moins deux voix par la minorité du Front Social à la réunion du 7 Janvier 1936

La Commune était lancée au lendemain même de la création de la minorité organisée des militants révolutionnaires de Front social, lesquels avaient pour principe — avant même d'avoir élaboré une plate-forme politique précise — la lutte de plus en plus étroite avec les minorités révolutionnaires.

La Commune est née d'une réaction spontanée de militants révolutionnaires devant la carence des principaux partis prolétariens. Elle s'appuie sur les principes doctrinaux du socialisme scientifique et, organe de combat, représente une forme de lutte contre l'opportunisme de plus en plus évident de ces partis, en même temps qu'elle tend au regroupement des forces révolutionnaires pour la lutte contre le régime capitaliste, contre son oppression politique, l'Etat bourgeois, le fascisme. Elle tend à populariser et à encourager le mouvement naissant des Groupes d'Action révolutionnaire (G.A.R.) et à faciliter la coordination méthodique de ces groupes.

Par solidarité révolutionnaire, le devoir de la minorité frontiste était donc de soutenir sans réserve cette lutte. Nous l'avons fait immédiatement.

Disse, il ne saurait donc être question d'étudier aucun problème tactique, pas davantage de le résoudre arbitrairement par voie de compromis.

Tous les groupements d'ouvriers normalement organisés, parce qu'ils s'engagent sur des terrains nouveaux, hors des sentiers conformistes, sont quotidiennement en présence de difficultés nouvelles qu'il faut discuter et résoudre rapidement, fût-ce au prix de ruptures intérieures et de scissions.

Mais la « minorité frontiste » se doit de élucider et au mouvement révolutionnaire de conserver sa cohésion jusqu'à ce qu'elle parvienne à sa complète maturité politique, chacun de ses membres se refusant à abandonner et à se retirer sur le front révolutionnaire à tel point avancé qu'il aura choisi.

La minorité frontiste, en tant que telle, ne peut donc actuellement être considérée comme responsable de la Commune. Elle continuera à appuyer et à soutenir la Commune en toute indépendance, et à travailler avec les camarades qui la dirigent, au regroupement de toutes les forces révolutionnaires.

Nous faisons cette mise au point nécessaire en toute cordialité, persuadés qu'elle renforcera notre solidarité dans la lutte révolutionnaire.

SIGNATURES

Les camarades qui lancent « La Commune » ont décidé qu'en dehors de la Tribune Libre, aucun article ne serait nommé signé. Ils ont pris cette décision, parce que le but qu'ils s'assignent, ramener et unir les forces révolutionnaires, développer l'action révolutionnaire, doit exclure toute préoccupation personnelle et ne peut être qu'œuvre collective.

« La Commune », ce n'est pas quelques hommes venant chercher parmi les travailleurs quelques succès et quelque autorité, c'est aujourd'hui des militants du rang parmi beaucoup d'autres qui font un effort commun pour arrêter l'impérialisme.

Pour le Comité pour la IV<sup>e</sup> internationale (Bolchevik-Léniniste) : Deglise, Desdouches, Devreyer, Dumas, Faussecaev, Frank, Godet, Le Ricart, Meche, Molinier.

Pour les Groupes d'action révolutionnaire : Balay, Langlois, Marc Laurent, Lafond, Poly, Claire Espereu.

coups de burin

L'Avant-Garde du 23 janvier nous informe que le Comité d'entraide aux chômeurs de Clamart unit fraternellement : « Municipalité communiste, Jeunesse ouvrière chrétienne, Parti Jeunesses communistes. Avec la surprise des camarades de Saint-Pierre-et-Paul, Parti radical, Entourage Saint-Louis-de-Gonzague, Front populaire, U.N.C., Parti démocrate populaire, Comité de défense de l'Humanité, Patronage Saint-Pierre-et-Paul, Amsterdam-Pleyel, les trois eurent des paroisses clamartaises, des groupements provinciaux, etc., etc.»

Au bureau définitif I.O.C. et I.C. fraternellement définitivement et l'Avant-Garde du 1<sup>er</sup> février nous apprend que le dimanche 28 janvier, sous la présidence assurée de la Mère supérieure et d'un responsable du rayon, une grande collecte faite en commun par les jeunes Pionniers rouges et les blancs Enfants de Marie des patronages a rapporté des tonnes de denrées et vêtements et plus de 7 milliers de francs.

Il est possible que certains sectaires attardés, les Marx et les Lénineux jadis dénoncé la religion « opium du peuple » ; mais il est évident que lorsque les Petites sœurs des Pauvres secouent le tronc en compagnie des marxistes intégraux du néo-Staline, ça va à tout de suite un autre jus que les militants collectés au du sacré cœur de Jésus ne flamboie pas entre la faucille et le marteau...

Une seule chose m'inquiète... Il y a le glorieux mot d'ordre lancé par le P.C. pour la jeunesse heureuse : Vive la vie, la joie et l'amour ! Alors, pour appliquer ce mot d'ordre, si cette unité d'action avec les bonnes petites sœurs continue, ça peut amener de la perturbation dans les couloirs.

Terrons-nous, ma mère supérieure, à Clamart l'Ordre du jour. Qu'attendez-vous la double et baptismale bénédiction de notre Saint-Père le pape et... de Staline ?

Déclaration de Jean Meichler

(Suite de la première page)

Dans le cas présent de quoi s'agit-il concrètement ? En admettant que les travailleurs de l'Etat luttent par la grève contre l'amputation de dix pour cent de leurs salaires ; ces travailleurs ne sont pas, comme l'a prétendu toute la presse, de la droite à la gauche, « à la lie des ports », mais des ouvriers conscients convaincus que la lutte organisée (et non la résignation) est le seul moyen de « sortir de la crise ». Dans une lutte aussi remarquable qui suscite des exemples aussi héroïques que ce jeune Chevalier qui s'en fut remplacer en haut d'un mât le drapeau tricolore par le drapeau rouge, que doivent faire les militants révolutionnaires ? Non contents de faire assembler les travailleurs par la garde mobile, les autorités prétendant faire appel à l'Armée, c'est-à-dire aux prolétaires sous l'uniforme. Des révolutionnaires conscients eussent été de piètres militants s'ils n'avaient pas rappelé aux jeunes soldats leur devoir de classe, et cela par tous les moyens en leur pouvoir.

Dans la période historique que nous vivons présentement, où les conflits intérieurs et extérieurs vont s'aggravant, notre devoir sera de marteler avec plus de vigueur que jamais ces vérités révolutionnaires. Aucune mesure de répression de la classe ennemie ne nous empêchera de continuer notre propagande antimilitariste et révolutionnaire, d'élever la conscience de classe des prolétaires afin qu'à l'exemple de K. Liebknecht ils sachent retourner contre la bourgeoisie les armes qu'on leur aura remis pour la défense de la patrie capitaliste française.

Nous n'ignorons pas que nous passerons par des heures difficiles bien plus difficiles que celles que nous vivons au banc des accusés, N'importe, nous ferons notre devoir. Des hommes ont flanché, qui pourtant eurent sur ces mêmes bancs des attitudes et des paroles révolutionnaires ; aujourd'hui ils comprennent et approuvent que la France impérialiste mette « ses armements à la hauteur de sa sécurité ». Nous, les partisans de la IV<sup>e</sup> Internationale leur reprendant des mains le flambeau de la révolution, nous saurons remonter le courant chaud qu'ils ont développé et nous avertirons les prolétaires qu'il ne peut y avoir de conciliation avec leurs bourreaux.

Et pour terminer, je déclare que tous vos semblants de justice ne nous écartent pas d'un pouce de notre route ; celle de la IV<sup>e</sup> Internationale qui mène à la Révolution prolétarienne.

DERNIERE HEURE

Les Ligues nationales, tenues en haleine, n'ont pas fait de commémoration à l'apage.

Le 6 février a été plat à Paris. Sarraut laissera défilé, à minuit, les gens du Front national devant la fameuse fontaine.

La vraie commémoration des fascistes, c'est leur préparation à outrance, favorisée par le mensonge de la « réconciliation française », avalisée par les chefs traités des partis socialiste et staliniste.

La bourgeoisie ne cache ses armes et ses mercenaires que par crainte du prolétariat révolutionnaire.

Car c'est lui qui, passant sur le corps de la trahison stalino-réformiste et l'escroquerie politique du Front populaire de collaboration de classes, règlera son compte au capitalisme et à tous ses instruments de domination, tantôt fasciste, tantôt démocratique.

Vive le front unique de combat dans les Groupes d'action révolutionnaire !  
Vive la IV<sup>e</sup> Internationale !



Sous le système Staline-Stakhanov, un ingénieur ordinaire de puits de mine gagne 8.600 roubles par mois, l'ouvrier de la mine 120 roubles. Différence sociale.

Les 6 et 9 Février 1934 DE MARTY - THOREZ - GITTON - DUCLOS

baptisant les victimes : ouvriers. C'est ce qui fut fait. Les manifestants nationalistes, animés et poussés par les fascistes, et dont le nombre de morts fut plus qu'incalculable, ce qu'on avoua les mitrailleurs furent étiquetés : « A bas Daladier, fusillez l'ouvrier ! » Tardieu avait bien tenté de maquiller Gorgoulin en communiste...

Les chefs maquignons freinent

Le soir du 6, une délégation du P.S. vint proposer le front unique aux chefs staliniens. Non, il ne fallait pas faire volte-face ainsi tout de suite : la division de l'action des masses ne devait pas être réparée sur le terrain de l'action de classe, il fallait éviter que les choses prennent l'allure d'un courant de masse. Refus des dirigeants du P.C. Mais il fallait faire balader, le gouvernement de la bourgeoisie, du sang versé par ses enfants fascistes à la Concorde. Pour aussi que la manifestation du 12 n'eût pas des l'annonce l'ampleur totale, le P.C. décida sa manifestation du 9. Vite, il fallait payer à la bourgeoisie son sang par du sang ouvrier. Du même coup, on corrigerait, on

guérirait ces critiques et bâteurs qui veulent manifester, se raler, plutôt que de causer gentiment avec l'adversaire.

La soirée du 9 fut un guépion, un traquenard comme on en a rarement vu. Les centaines de camarades, le millier pent-être, qui se rendirent boulevard Magenta, entre la République et la gare de l'Est, avaient été mis, sans organisation ni préparation aucune, dans une vraie souricière à mitraille. Aussi ne furent-ils tués, d'autres blessés, pour s'être à peine montrés. Le tour était joué, la monnaie d'échange réglée par les chefs staliniens au gouvernement de la bourgeoisie. Le lendemain, les copains qui avaient été de l'affaire ne menés à la boucherie, c'était combiné pour cela, nous sommes trahis. » Pas plus qu'à la Concorde le 6, aucun chef stalinien n'était là, le fait fut noté par quiconque.

Les mains des chefs staliniens rouges du sang ouvrier

Le procès de cette aventure du 9 fut fait, quelque temps après, à Cachy. Marty, Gitton, en leur présence (Thorez s'enfuyait à Moscou), au

théâtre municipal de Saint-Denis, par le député Doriot, leur digne compère en canaillerie politique. Aucun d'eux jamais n'y répondit. Du reste, Doriot savait bien comment on s'y prend pour organiser de telles préparations, Shanghai, Canton étaient des souvenirs, et lui-même, Doriot, n'avait-il pas été, en 1927, pour le compte de Staline, passer en revue les soldats de Tchang Kai Shek, fusilleurs de communistes, et banqueter avec le général Li-Tsi-Tsin, bourreau des révolutionnaires chinois ?

La bande Doumergue prenant les rénes à équipe Daladier, Jouhaux se rendait auprès du vieillard pour ordonnance avec lui la journée du 12, dans l'ordre, le calme, la dignité. Première réponse à la légende-aïbhi que les mauvais bergers staliniens et réformistes ont faite du 12 février, disons que la grève des usines de banlieue fut faite par fermeture volontaire des patrons, que les journaux ne parurent pas uniquement sur le bon vouloir, la volonté même des magnats de la presse, que les cheministes unilatéralement à bloc, et que le métro, fonctionnant comme d'habitude, transporta les « grévistes » à la Nation.

Le bluff du défilé de la Nation s'apparente un peu à celui d'une manifestation au bois de Vincennes, à quelque temps de là, où Huma et Popu multiplièrent au moins par cinq le chiffre du rassemblement. Ainsi la bourgeoisie était-elle tranquille quant au choix en retour du 6 février ; plus : elle tenait toujours bien en ses mains, entre les bran-

cards stalino-réformistes, les masses maintenues dans la torpeur par ses auxiliaires dans les rangs ouvriers, les chefs staliniens, nouveaux gardes-chasses du capital déguisés en contrebandiers. La « mobilisation » du 12 février lui avait permis de faire le point, de mesurer la capacité de réaction de la classe ouvrière dans le cas de nécessité éventuelle d'une manière de coup d'Etat.

A bas les partis pourris ! En avant pour la IV<sup>e</sup> Internationale !

Que ceux qui croiraient à l'exagération aillent, reviennent auprès des traités qui dirigent le P.C., qu'ils veillent de près, et ils s'apercevront mieux que jamais de leur criminalité politique de dépravateurs, de dégradeurs, de bouillottes de l'avant-garde révolutionnaire.

Mais que ceux qui les ont jugés supérieurs, quittés, n'abandonnent pas pour cela la lutte : il faut qu'ils viennent avec nous : pour le réveil, l'action de masse, le front unique d'action dirigé par les exploités eux-mêmes, qu'ils entrent dans les groupes d'action révolutionnaire.

Que ceux qui ont conscience de la faillite et du rôle contre-révolutionnaire des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> Internationales viennent avec nous, adhérent au Comité de la IV<sup>e</sup> Internationale, forment l'organisation de lutte qui relèvera le drapeau rouge souillé par les renégats, les vendus, les social-bourgeois et staliniens des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> Internationales.

LES NOTRES

ZINOVIEV

(Suite de la 1<sup>re</sup> page)

Il rentre en Russie après la révolution de février 1917, travaille au Comité central du parti bolchevik à préparer Octobre. A la veille de l'insurrection, son vote contre cette dernière traduit un esprit hésitant qu'on retrouvera par la suite. Après l'insurrection, il est élu président du Soviet de Pétrograd. Pendant la guerre civile, il devient membre du Comité militaire révolutionnaire de la 7<sup>e</sup> armée et président de la « Comité de Défense ».

En même temps, il travaille infatigablement à la création de l'Internationale Communiste ; sa connaissance profonde du mouvement ouvrier international devait l'amener à présider la III<sup>e</sup> Internationale.

Après la mort de Lénine, Zinoviev sera l'artisan et le fournisseur du stalinisme en ouvrant le feu contre le « trotskisme ».

Mais révolutionnaire élevé dans un esprit internationaliste, il se sépare de Staline lorsque celui-ci formulera la théorie du « socialisme dans un seul pays ». Il se joint à l'opposition de gauche avec Trotski en 1927, en présence des fautes criminelles de la direction Staline dans la conduite de la révolution chinoise et dans la politique du P. C. britannique. Cette attitude lui vaudra également son exclusion du parti bolchevik, puis sa déportation.

Il fut réintégré après avoir capitulé « puis, à nouveau exclu pour un travail fractionnel » ; il menait une existence de militant bien diminuée, quand tout à coup, à propos de l'assassinat de Kirov, il a été tiré de l'oubli, faussement inculpé et déporté...

Ses œuvres sont copieuses (articles, brochures de propagande). Ses plus importants articles sont ceux de 1914 à 1917, rassemblés avec ceux de Lénine sous le titre de « Contre le courant ».

La classe ouvrière et la philosophie

La Philosophie a la mauvaise réputation, dans la classe ouvrière, d'être un ensemble de spéculations nébuleuses complètement dépourvues d'intérêt.

Et cependant, la façon de concevoir la nature, l'homme, les rapports entre l'homme et la nature, l'origine des idées, etc., tout cela, qui constitue la philosophie, a un fondement dans le mouvement des classes, et on peut dire que les luttes des courants philosophiques sont le reflet des luttes des classes.

Lénine qui ne se complaisait pas en dehors de la réalité, a consacré une partie de son temps et de son activité, à étudier les œuvres et les théories principales de la philosophie dans le but d'opposer à la philosophie bourgeoise la philosophie du prolétariat, le matérialisme dialectique de Marx et Engels.

Les marxistes qui veulent transformer le monde, affirment par conséquent la réalité du monde; tandis que les philosophes bourgeois, conservateurs et réactionnaires, préchent la doctrine de l'idéalisme philosophique, selon laquelle l'univers matériel ne serait qu'une image de notre esprit, une illusion de notre entendement. Il faut faire observer tout de suite que, dans ce cas, le mot idéalisme ne signifie absolument pas la capacité de dévouement pour un but, une cause, un « idéal » élevé, pour lequel ce mot est communément employé.

C'est, en effet, la différence fondamentale existant entre le « matérialisme » et l'« idéalisme ». L'idéalisme, dont Kant a été le plus illustre représentant, regarde avec mépris ce « matérialisme grossier » qui croit à la réalité de ce qu'il voit et de ce qu'il touche, et prétend, au contraire, que le monde extérieur est le reflet illusoire de nos « idées », de

pas de connaissance sans action ... pas d'action sans doctrine



FACE A LA GUERRE QUI VIENT

Désarmement, sécurité collective sont des mots d'ordre bourgeois

Devant la menace de guerre grandissante, la classe ouvrière veut savoir le moyen d'éviter une nouvelle boucherie. Le « désarmement », la « sécurité collective », ce sont les solutions proposées soit par le P.S., soit par le P.C. En réalité, ces mots d'ordre ne servent pas la lutte contre la guerre qui ne peut être une réalité que par une lutte implacable contre le système capitaliste. Le « désarmement », la « sécurité collective » sont des conceptions qui correspondent à l'adaptation à certains intérêts nationaux bourgeois ou petits bourgeois et non prolétariens. C'est ce que Lénine démontra, pour le désarmement, dans les lignes — que nous publions ci-dessous — écrites en octobre 1916.

L'idée du désarmement, en tant qu'idée sociale — c'est-à-dire produite par des circonstances sociales déterminées, et pouvant agir sur un certain milieu social, au lieu de rester à l'état de chimère individuelle, de rêverie de petit cercle — est évidemment née dans des conditions particulières, exceptionnelles de « tranquillité », dans de petits Etats qui avaient pu rester longtemps à l'écart de la voie sanglante des guerres mondiales et qui espèrent y rester encore. Pour s'en convaincre, il suffit de réfléchir sur l'argumentation que nous offrons par exemple les Norvégiens, partisans du désarmement : « Nous sommes une petite nation ; notre armée est insignifiante ; nous ne pouvons rien faire contre les grandes puissances » (et

le programme des petits Etats ; ce n'est pas du tout le programme international d'une social-démocratie révolutionnaire dépassant toutes les frontières.

« Le « désarmement » est aujourd'hui, presque complètement enseveli. Les petites nations elles-mêmes à Genève n'ont plus s'en prévaloir, tant le danger de guerre est grand. Alors s'avance le mot d'ordre de la « sécurité collective ».

Aujourd'hui, la « sécurité collective », c'est l'argument des nations qui sont satisfaites du traité de Versailles, ainsi que de l'Union Soviétique. En réalité, il permet à un bloc d'intérêts de se constituer en vue d'un prochain conflit, comme l'autre bloc d'intérêts tend à se constituer pour d'autres mots d'ordre à effet psychologique (race, nations, prolétaires, etc.).

Tous ces mots d'ordre ne sont pas ceux du prolétariat. Les mots d'ordre de la classe ouvrière, les voici formulés également par Lénine dans le même article, dans des termes d'une vigueur incomparable :

Actuellement, la militarisation se fait sentir dans toute la vie sociale. L'impérialisme est une lutte acharnée des grandes puissances pour le partage du monde ; il doit donc fatalement amener la militarisation de tous les pays, même des neutres et des petites nations. Que feront donc contre cela les femmes prolétaires ? Se borneront-elles à maudire la guerre et les armes, à réclamer le désarmement ? Jamais les femmes d'une classe opprimée qui est véritablement révolutionnaire ne se résigneront à un rôle si ployable. Elles diront à leurs fils :

« Bientôt tu seras grand. On te donnera un fusil. Prends-le et exerce-toi de ton mieux au métier des armes. C'est une expérience que doivent posséder les prolétaires, non pour tirer contre leurs frères, les ouvriers des autres pays, comme il arrive dans la guerre actuelle et comme te le conseillent les traîtres du socialisme — mais pour lutter contre la bourgeoisie de notre propre pays, pour mettre fin à l'exploitation, à la misère et aux guerres — autrement que par des vœux inoffensifs — par la victoire sur la bourgeoisie qui sera alors désarmée. »

Les traîtres du socialisme ont trouvé de nouveaux « arguments » depuis 1918. Les révolutionnaires continueront à propager les mots d'ordre de Lénine et à démasquer les traîtres.

CHRONIQUE DU TOUBIB

L'alcoolisme

Dénoncer l'alcoolisme, c'est passé de mode. Et pourtant ! Si vieux jeu qu'on puisse paraître en défendant cette opinion, nous estimons qu'à l'heure actuelle encore, le prolétariat doit compter l'alcoolisme (tout comme le soi-disant défunt clericalisme), pour l'un de ses pires ennemis. Ennemis d'autant plus redoutable qu'il est plus hypocrite.

L'alcool, dira l'ignorant (ou l'ignorant volontaire) l'alcool n'a jamais fait de mal. L'alcool est nécessaire à l'ouvrier qui doit fournir un gros effort. Le bistrot en régime capitaliste, est une nécessité pour l'ouvrier (réponse textuelle d'un député communiste 100 0/0 à une contradiction soulevée lors d'une récente campagne électorale, par un membre des « Amis de l'Enfance Ouvrière »).

En réalité, l'alcool, non seulement n'est pas un « aliment », ni un « renforçant », mais c'est un véritable poison.

Ce n'est pas un aliment : car 1 gramme de sucre ou 1 gramme de beurre nourrissent plus que 1 gramme d'alcool, fournissent plus d'énergie, ou si l'on veut, donnent plus de « calories ».

Mais l'alcool est un poison qui tue ou lèse de nombreuses « cellules » sont constitués les différents « tissus » qui composent notre corps.

L'alcool « donne du cœur à l'ouvrage » ? Il est vrai que l'alcool, sinon un « stimulant », du moins un excitant, comme le café (mais plus dangereux) et donne passagèrement une certaine facilité d'activité. Mais, comme toujours (c'est une loi générale en physiologie), cette excitation est suivie immédiatement d'une période de « dépression », de plus grande fatigue, de lassitude, d'impossibilité de travail.

Le pauvre type qui boit un coup s'use plus vite pendant le travail, et lorsqu'il l'a terminé n'est plus qu'une loque sans force et sans volonté : on comprend tout l'intérêt qu'y trouvent les patrons : avoir une brute qui travaille et qui, ensuite, ne peut plus rien faire que d'aller se coucher... ou boire. C'est rudement plus avantageux qu'un ouvrier travaillant normalement et allant ensuite aux réunions !

Naturellement, l'intérêt de la Bourgeoisie est de développer l'alcoolisme dans le Prolétariat. Evidemment pas trop, car il faut tout de même des enfants et l'alcoolisme est, avec la syphilis, une des grandes causes de la mortalité infantile. Mais, en dehors de cette question, le bistrot (avec le curé) le meilleur agent d'abrutissement du prolétariat. Ce n'est pas par hasard que les taxes des bistrotiers diminuent, ni que l'ouverture d'une quantité de nouveaux bistrotiers a été récemment autorisée.

De même que les Anglais, lorsqu'ils ont voulu « civiliser » la Chine, n'ont pas trouvé de meilleur moyen d'en venir ce pays non encore colonisé, qu'en y introduisant l'opium et en créant des fumeries, de même la Bourgeoisie use et abuse de sa possibilité d'endormir et d'abrutir le Prolétariat avec ces deux poisons dorés : l'alcool, la religion (car la religion reste toujours « l'opium du peuple »).

Devons-nous laisser faire ? N'est-ce pas notre devoir (si difficile soit-il) d'éclairer ceux de nos camarades qui n'ont pas le courage de comprendre que l'alcoolisme est l'une des causes de l'esclavage de la classe ouvrière ? Et « l'alcoolisme » souvent passe inaperçu. L'individu qui s'enivre une fois par hasard, si avili soit-il, n'est pas forcément un alcoolique. Mais sans s'être jamais soûlé, simplement en buvant régulièrement un petit verre, ou un « apé-

NOS ENNEMIS

P. E. FLANDIN

C'est un très grand ministre, il est de la famille d'un Magnot. Il appartient à une famille « républicaine ». Feu son père fut un sénateur qui s'illustra lors du procès



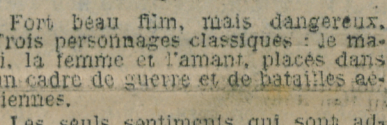
Malvy en Haute-Cour pour sa servilité à l'égard de la chûr « Clemenceau-Mandel ». Le fils a conservé aujourd'hui d'excellents rapports avec Mandel. Mais de n'importe quelle date de la politique, il a su montrer de grandes capacités indéfectibles.

En 1920-1921, Flandin fut sous-secrétaire d'Etat à l'Aéronautique. On s'étonnera peut-être que, quelques années plus tard, il fut avocat-conseil de l'Air Union, de l'Aéro postale (dont on n'a pas oublié le scandale) et, il a dit lui-même, « de presque toutes les compagnies aériennes et de la plupart des constructeurs » (dont on ne connaît qu'une faible partie des scandales).

Flandin a été aussi le grand agent de la France. Sa compétence s'exerça probablement bien pour un certain nombre de banques et pour la grosse métallurgie — dont il était alors le zélé serviteur. Jadis, dans son journal, Marthe Hanau rappela que, deux jours avant l'abandon de l'étalon-or par la Grande-Bretagne, Flandin, dans une interview au *Matin*, affirmait sa confiance dans la livre sterling. Un telle erreur n'a pas été préjudiciable pour tout le monde.

L'an dernier, il fut président du Conseil pendant quelques mois, le temps de faire avaler quelques charges de plus aux travailleurs de la ville et des champs, de prêter un pseudo-libéralisme économique pour mieux faire disparaître les entreprises les moins fortes, et de se faire griller, à Notre-Dame, par un fasciste.

Aujourd'hui, il succède au Quai d'Orsay, à Laval. Après les Maguignongnages, on compte sur ce grand gentleman, ami de l'aristocratie anglaise, pour remettre un peu d'huile dans les rapports franco-anglais. Comme à l'Aéronautique et aux Finances, Flandin fera aux Affaires étrangères les affaires du capitalisme qui ne lui sont pas étrangères.



Fort beau film, mais dangereux. Trois hommes classiques : le mari, la femme et l'amant, placés dans un cadre de guerre et de batailles aériennes.

Les seuls sentiments qui sont admis au cours de l'action sont l'héroïsme, la bravoure, le patriotisme et toutes ces qualités fausses et conventionnelles qui servent à conduire les hommes à la boucherie. La femme, seule, se montre humaine, car elle ne cherche qu'une chose : conserver son amant, même au prix d'une « lâcheté ». Mais elle finit par se soumettre à la loi sanglante.

En conclusion, poison nocif pour nombre de personnes dont la générosité et le courage sont détournés de leur but véritable vers cet assassinat collectif surnommé « défense de la Patrie ».

« tous les jours on peut parfaitement être alcoolique. Quand on pense à tout l'argent gâché chez le bistrot, à toute l'énergie perdue au cabaret, à tout le temps gaspillé autour d'un comptoir, et que l'on voit d'autre part tout ce qui manque en trains, en énergies, en matériaux, et en moyens matériels à toutes nos organisations révolutionnaires, alors vraiment, on condamne sans appel et sans clémence l'alcool, le vin, le bistrot, et tout ce qui peut inciter l'ouvrier à la boisson et, discussions nous paraître exagérées, intransigeants et arbitraires, nous préférons pecher par excès que par défaut.

« tous les jours on peut parfaitement être alcoolique. Quand on pense à tout l'argent gâché chez le bistrot, à toute l'énergie perdue au cabaret, à tout le temps gaspillé autour d'un comptoir, et que l'on voit d'autre part tout ce qui manque en trains, en énergies, en matériaux, et en moyens matériels à toutes nos organisations révolutionnaires, alors vraiment, on condamne sans appel et sans clémence l'alcool, le vin, le bistrot, et tout ce qui peut inciter l'ouvrier à la boisson et, discussions nous paraître exagérées, intransigeants et arbitraires, nous préférons pecher par excès que par défaut.

« tous les jours on peut parfaitement être alcoolique. Quand on pense à tout l'argent gâché chez le bistrot, à toute l'énergie perdue au cabaret, à tout le temps gaspillé autour d'un comptoir, et que l'on voit d'autre part tout ce qui manque en trains, en énergies, en matériaux, et en moyens matériels à toutes nos organisations révolutionnaires, alors vraiment, on condamne sans appel et sans clémence l'alcool, le vin, le bistrot, et tout ce qui peut inciter l'ouvrier à la boisson et, discussions nous paraître exagérées, intransigeants et arbitraires, nous préférons pecher par excès que par défaut.

« tous les jours on peut parfaitement être alcoolique. Quand on pense à tout l'argent gâché chez le bistrot, à toute l'énergie perdue au cabaret, à tout le temps gaspillé autour d'un comptoir, et que l'on voit d'autre part tout ce qui manque en trains, en énergies, en matériaux, et en moyens matériels à toutes nos organisations révolutionnaires, alors vraiment, on condamne sans appel et sans clémence l'alcool, le vin, le bistrot, et tout ce qui peut inciter l'ouvrier à la boisson et, discussions nous paraître exagérées, intransigeants et arbitraires, nous préférons pecher par excès que par défaut.

« tous les jours on peut parfaitement être alcoolique. Quand on pense à tout l'argent gâché chez le bistrot, à toute l'énergie perdue au cabaret, à tout le temps gaspillé autour d'un comptoir, et que l'on voit d'autre part tout ce qui manque en trains, en énergies, en matériaux, et en moyens matériels à toutes nos organisations révolutionnaires, alors vraiment, on condamne sans appel et sans clémence l'alcool, le vin, le bistrot, et tout ce qui peut inciter l'ouvrier à la boisson et, discussions nous paraître exagérées, intransigeants et arbitraires, nous préférons pecher par excès que par défaut.

« tous les jours on peut parfaitement être alcoolique. Quand on pense à tout l'argent gâché chez le bistrot, à toute l'énergie perdue au cabaret, à tout le temps gaspillé autour d'un comptoir, et que l'on voit d'autre part tout ce qui manque en trains, en énergies, en matériaux, et en moyens matériels à toutes nos organisations révolutionnaires, alors vraiment, on condamne sans appel et sans clémence l'alcool, le vin, le bistrot, et tout ce qui peut inciter l'ouvrier à la boisson et, discussions nous paraître exagérées, intransigeants et arbitraires, nous préférons pecher par excès que par défaut.

« tous les jours on peut parfaitement être alcoolique. Quand on pense à tout l'argent gâché chez le bistrot, à toute l'énergie perdue au cabaret, à tout le temps gaspillé autour d'un comptoir, et que l'on voit d'autre part tout ce qui manque en trains, en énergies, en matériaux, et en moyens matériels à toutes nos organisations révolutionnaires, alors vraiment, on condamne sans appel et sans clémence l'alcool, le vin, le bistrot, et tout ce qui peut inciter l'ouvrier à la boisson et, discussions nous paraître exagérées, intransigeants et arbitraires, nous préférons pecher par excès que par défaut.

notre esprit, et que notre connaissance de ces choses est une illusion.

C'est cette philosophie « idéaliste » qui est à la base de tous les systèmes réactionnaires.

L'idéalisme a tenté d'utiliser à ses fins, et y a réussi auprès des gens non-avertis, les découvertes de la science moderne relative à la constitution de la matière : ces messieurs ont dit triomphalement : « l'atome » « indivisible » est devenu, tout d'un coup, un petit système solide formé de ions et d'électrons. Et maintenant, il n'est plus question que de « tourbillons » d'éther, de « grains » d'énergie. L'atome s'évanouit, la matière disparaît !

Nos théoriciens « idéalistes » oublient que le problème n'est pas dans le plus ou moins grand degré de sa réflexion ou de condensation de la matière.

Il s'agit de dire si, oui ou non, les « tourbillons » d'éther, les « grains » d'énergie, les atomes, les ions et tout ce que l'on voudra, sont des réalités dont notre esprit prend connaissance, ou « simplement » (1) des illusions de notre esprit.

Il s'agit de dire si, oui ou non, les « tourbillons » d'éther, les « grains » d'énergie, les atomes, les ions et tout ce que l'on voudra, sont des réalités dont notre esprit prend connaissance, ou « simplement » (1) des illusions de notre esprit.

Il s'agit de dire si, oui ou non, les « tourbillons » d'éther, les « grains » d'énergie, les atomes, les ions et tout ce que l'on voudra, sont des réalités dont notre esprit prend connaissance, ou « simplement » (1) des illusions de notre esprit.

Il s'agit de dire si, oui ou non, les « tourbillons » d'éther, les « grains » d'énergie, les atomes, les ions et tout ce que l'on voudra, sont des réalités dont notre esprit prend connaissance, ou « simplement » (1) des illusions de notre esprit.

Il s'agit de dire si, oui ou non, les « tourbillons » d'éther, les « grains » d'énergie, les atomes, les ions et tout ce que l'on voudra, sont des réalités dont notre esprit prend connaissance, ou « simplement » (1) des illusions de notre esprit.

Il s'agit de dire si, oui ou non, les « tourbillons » d'éther, les « grains » d'énergie, les atomes, les ions et tout ce que l'on voudra, sont des réalités dont notre esprit prend connaissance, ou « simplement » (1) des illusions de notre esprit.

Il s'agit de dire si, oui ou non, les « tourbillons » d'éther, les « grains » d'énergie, les atomes, les ions et tout ce que l'on voudra, sont des réalités dont notre esprit prend connaissance, ou « simplement » (1) des illusions de notre esprit.

Il s'agit de dire si, oui ou non, les « tourbillons » d'éther, les « grains » d'énergie, les atomes, les ions et tout ce que l'on voudra, sont des réalités dont notre esprit prend connaissance, ou « simplement » (1) des illusions de notre esprit.



(Humanité, 1927)

Etats dans le tourbillon de l'économie universelle et de la politique mondiale.

Objectivement, « la revendication » du désarmement convient à une tendance opportuniste, étroitement nationale, bornée aux horizons d'un petit Etat, dans le mouvement ouvrier. Objectivement, le « désarmement » est ce qu'il y a de plus spécifiquement national dans

PARAITRA COURANT FEVRIER (Voir communication page 4) Revue publiée par le Comité pour la IV<sup>e</sup> Internationale (Bolchévik-Léniniste)

4<sup>e</sup> internationale

PROBLÈMES OUVRIERS

UNITÉ ORGANIQUE ET NOUVEAU PARTI

l'unité organique, qui est l'espoir du monde du travail ; mais si elle se faisait en dessous du critère révolutionnaire, mais la seulement, la nécessité de la IV<sup>e</sup> Internationale aurait tout droit à la vie. Mais pour cela, il ne faut pas perdre le contact de la masse, car sans action pas de victoires. Voici le point de vue d'un paysan travailleur socialiste.

Nous n'avons, quant à nous, aucune illusion du caractère révolutionnaire de l'unité que préparent Blum et Thorez. Le nombre de militants qui pensent comme nous n'est pas petit.

Le camarade Teve, militant de base du P.S., n'a aucune confiance dans l'unité qui se prépare aux sommets. De sa réponse, nous détachons un passage qui concerne les conséquences que pourrait avoir l'unité organique pour l'unité révolutionnaire.

D'un membre du P. S. Le moment d'enthousiasme unitaire passé, les « critiques » exclus ou chassés d'avance de la grande famille (à moins qu'ils n'aient consenti à se laisser mettre la camisole de force d'une discipline toute militaire, ce qui est une façon de déserteur la cause révolutionnaire) : la politique de collaboration de classes plus triomphante que jamais, n'en continue pas moins à incommoder de plus en plus les éléments de base, organisés et inorganisés, toujours aux prises avec la misère, le chô-

mage, les dangers de guerre et le fascisme grandissants. C'est alors qu'il apparaît que l'unité organique porte en elle au moins un avantage dont les conséquences peuvent être décisives : montrer aux militants prolétaires et aux masses ouvrières que les ex-dirigeants « communistes » ne veulent pas plus de la révolution que les ex-dirigeants réformistes, car aujourd'hui encore, malgré les piousettes et tournants opportunistes du P.C., la persistance de deux organisations politiques ouvrières tend à maintenir dans les masses l'illusion que le P.C. est en regard du P.S. un parti révolutionnaire (prestige de la Révolution russe) ; en aidant sérieusement à la destruction de cette illusion, de cette équilibre, l'unité organique pourrait bien accélérer la crise dans le prolétariat organisé et les masses qu'il influence : ainsi, du fait de l'unité organique, la politique du Front populaire, arrivée à son apogée, pourrait bien, avant même de porter tous ses fruits empoisonnés, perdre rapidement du terrain en faveur de la politique révolutionnaire, propulsée dans les masses par les G.A.R.

En un certain sens, l'unité organique peut donc faciliter la tâche aux G.A.R. Mais il va de soi que c'est essentiellement de notre action actuelle, quotidienne que dépendent nos succès de demain ; c'est dans la mesure où nous progresserons chaque jour dans la masse que la crise du prolétariat organisé s'accroîtra, puis se dénouera à l'avantage de la Révolution, et au détriment des fe-

nants de la collaboration de classes, de la bourgeoisie et de ses chiens de garde fascistes ; que les désillusions consécutives à la politique du F.P. et à l'unité organique ne profiteraient pas à la réaction capitaliste et fasciste, mais à la révolution prolétarienne.

Pour terminer cette enquête, sans vouloir fournir un document-programme, nous indiquons en quelques mots l'opinion du « Comité pour la IV<sup>e</sup> Internationale » (bolchévik-léniniste). Les lignes suivantes sont extraites d'une déclaration qui devait être lue à l'Assemblée des G.A.R., tenue à la Salle de l'Homme Armé.

Du « Comité pour la IV<sup>e</sup> Internationale » Tandis que la réaction s'agit, s'organise, le P.C. et le P.S. se taisent ; dans le Front populaire, ils sont pionniers de Jean Zay et Déat, signataires du programme du Front populaire et ministres de Sarraut, l'homme du « communisme, voilà l'ennemi », l'exécuteur des Indochinois révoltés.

heures d'épanchement dans un congrès — la grande duperie du nouveau Cartel des gauches très élargi pour les prochaines élections. Ils vont permettre la corruption de la jeunesse ouvrière dans des clubs ou l'on efface la notion de classe. Ils permettent que soient abandonnés des milliers de révolutionnaires en Union soviétique.

Pour organiser les masses en lutte dans des comités, pour dénoncer l'union sacrée, pour préparer en cas de guerre la fraternisation de demain, nous n'avons à compter ni sur le P.C. ni sur le P.S. ni sur le parti unifié patriote de demain. Il faut un parti révolutionnaire international nouveau.

L'organisation nouvelle qui défendra le programme de la révolution prolétarienne, se basant sur l'expérience passée, sur les enseignements puisés dans les victoires et les défaites, cette organisation nouvelle qu'il faut créer, c'est la IV<sup>e</sup> Internationale, et concrètement, pour nous, sa section française.

On nous a fait des objections de l'ordre suivant : mais nous ne serons pas assez nombreux, pas assez forts, nous nous couperons au moment où les autres préparent l'unité. C'est ce seul argument d'opportunité, non de principe, que nous voulons examiner, c'est le « comment » faire le parti.

L'avant-garde ouvrière ne constitue pas un tout bien aligné, aujourd'hui moins que jamais. L'évolution politi-

que des uns est plus avancée que l'évolution des autres. Ceux qui, comme nous, pensent aujourd'hui qu'il faut un nouveau parti, une quatrième Internationale, qui ont élaboré un programme à travers une dizaine d'années de lutte, ont le devoir de dire ce qu'ils pensent pour convaincre leurs camarades. Mais ils ont aussi le devoir de rester liés à ceux qui sont seulement en voie d'évolution vers leurs conceptions pour les amener totalement à elles.

C'est pour établir ce lien que le Comité pour la IV<sup>e</sup> Internationale participe aux G.A.R. Dans une période où on ne trouve au sommet des partis que des incapables et des traîtres, et où il y a des révolutionnaires un peu partout à la base, où il y a tant de différence et de méfiance dans les rangs, nous pensons que les G.A.R. peuvent constituer, pour une période transitoire, un trait d'union entre militants de diverses origines qui facilitent leur regroupement vers un parti.

Ceux qui veulent agir et non capituler, les inorganisés, ceux qui ne veulent pas entrer dans les vieux partis peuvent commencer à agir par l'intermédiaire des G.A.R. Mais s'il s'agit chez eux d'une volonté d'union et non d'une velléité d'un jour, ces vœux qui se rassembleront devront s'unifier sur un programme, c'est-à-dire créer ce parti révolutionnaire qui fait défaut à la classe ouvrière.

Aujourd'hui existent un peu partout en France des militants décidés à agir contre la politique de collaboration de classes, à reprendre la lutte de classes dans une étape décisive pour toute une période de l'histoire, des militants que révolte la collaboration de classes du Front populaire et qui veulent crier : casse tout à tous les travailleurs.

A travers les diverses formes de regroupement qu'ils utiliseront, c'est en recréant le parti de la révolution prolétarienne qu'ils donneront à la classe ouvrière l'arme de sa libération.

